

Neuchâtel-Collégiale, 16 mai 2021 – prédication de Pierre Bühler

Jean 16,4b-7 ; 1 Thessaloniens 5,1-8

Chère communauté réunie en cette Collégiale,

Du point de vue du calendrier liturgique, nous sommes ce matin dans un *entre-deux* : à l'Ascension, Jésus s'en est allé, laissant ses disciples seuls, mais en même temps, ce n'est qu'à Pentecôte que viendra l'Esprit que Jésus nous annonçait. Sans Jésus, mais aussi encore sans le Saint-Esprit. C'est cet *entre-deux* d'une double absence que je vous propose de méditer ce matin.

Pour ce faire, nous allons travailler avec un texte de l'évangile de Jean. C'est un peu paradoxal, car cet évangile ne connaît pas le schéma du calendrier liturgique : Pâques, puis 40 jours après, l'Ascension, puis 10 jours après, Pentecôte. Ce schéma nous vient de Luc, dans son évangile et dans ses actes des apôtres. Chez Jean, c'est avant d'entrer dans sa passion que Jésus fait ses discours d'adieux aux disciples, dans les chapitres 14-16. Mais même s'il est placé dans le contexte de la passion, le passage de l'évangile que nous avons entendu tout à l'heure pourra nous être utile, car Jésus y parle bien de son départ et de l'arrivée du Saint-Esprit. L'évangile de Jean appelle cet Esprit *le Paraclet*, un terme très riche, qui signifie, à partir du grec, celui qui nous parle et qui parle pour nous, et donc le consolateur, le défenseur, l'avocat, mais aussi l'intercesseur.

La phrase qui m'interpelle et sur laquelle j'aimerais vous proposer de réfléchir plus particulièrement, c'est ce que Jésus dit à ses disciples au verset 7 : « il est avantageux pour vous que je m'en aille ». Nous n'avons pas l'habitude de penser ainsi. Un départ, une absence, cela est plutôt ressenti comme douloureux, surtout s'il s'agit d'une personne aimée. À son degré le plus fort, cela s'illustre par la mort d'un être cher : le vide qu'il laisse derrière lui suscite la tristesse, et on aimerait le retenir de partir, ou le faire revenir parmi nous, un peu comme les disciples qui continuent de regarder vers le ciel où Jésus s'en est allé, comme paralysés par son départ.

Sur le feuillet que vous avez reçu, j'ai désigné le thème du culte par la formule « Absence bénéfique ». Peut-il y avoir des absences bénéfiques ? Ou pour reprendre la parole de Jésus : pourquoi est-il donc avantageux pour les disciples qu'il s'en aille ? En quoi peuvent-ils y gagner à ce qu'il les quitte ?

En gardant le regard fixé sur le ciel, les disciples ne saisissent pas encore l'avantage de son départ. Le travail de deuil peut encore une fois nous servir d'exemple. En effet, le vrai deuil, ce n'est pas rester fixé sur le départ, vouloir retenir cette personne perdue, ou la faire revenir, c'est plutôt pouvoir la laisser aller en paix, ce qui permettra justement de la retrouver autrement, dans un autre esprit, en acceptant l'absence, qui peut ainsi devenir un autre type de présence.

Lorsque Jésus est parmi les siens, il est en un sens trop proche. Il offre une garantie sur laquelle on peut trop vite se reposer. Cela peut susciter un sentiment de sécurité : il est là, on n'a qu'à lui demander ce qu'il nous faut. Et ce sentiment de sécurité peut devenir un oreiller de paresse : à quoi bon se fatiguer, il est là, lui, et nous dispense ce dont nous avons besoin. À avoir trop de garanties, trop d'assurance, la foi peut s'affaiblir, s'affaïsser.

C'est pourquoi il y a dans l'absence un apprentissage salutaire. Cela nous explique qu'il y a, dans les paraboles de Jésus, de nombreuses histoires de maîtres qui s'en vont, après avoir attribué certaines tâches à leurs serviteurs, et sans dire quand ils reviendront. « Veillez, car vous ne savez pas quand il reviendra ». Et l'époux de la noce arrive en retard, ce qui pose le problème de savoir qui aura assez d'huile dans sa lampe pour garder sa lumière et qui devra laisser sa lampe s'éteindre par manque d'huile. Et que ferons-nous des talents qui nous sont confiés en l'absence du maître, les ferons-nous fructifier ou les cacherons-nous en terre ? Ainsi, l'absence contient de

nouveaux défis auxquels il faut se confronter et qui nous appellent à nous situer dans la vie, sans d'emblée nous en remettre à un ou une autre qui règle nos problèmes.

À sa manière, le texte de l'apôtre Paul dans la première épître aux Thessaloniens, que nous avons entendu tout à l'heure, reprend le même thème en l'inscrivant dans l'attente du jour du Seigneur, dont personne ne sait ni le jour, ni l'heure, qui viendra « comme un voleur dans la nuit ». Le texte construit une opposition entre ceux qui sont de la nuit, des ténèbres, et ceux qui sont du jour, de la lumière. Les premiers, dans leur nuit, s'endorment et s'enivrent, tandis que les seconds, placés dans la lumière, sont vigilants et sobres. Et l'apôtre de terminer avec une belle image du croyant combattant : « revêtu de la cuirasse de la foi et de l'amour, du casque de l'espérance du salut ». Foi, amour et espérance : voilà ce qu'il faut apprendre dans le temps de l'absence, et c'est bien pour cela qu'il est avantageux que Jésus s'en aille. Car c'est mon apprentissage, que personne ne peut faire à ma place.

Pour exprimer ce défi, l'apôtre Paul parle de la vigilance, et ce thème se retrouve aussi dans les paraboles de Jésus : alors même qu'à Gethsémani, les disciples ne cessent de s'endormir, le message de Jésus est traversé par l'appel à veiller, à rester vigilants. En l'absence, nous sommes appelés à être des veilleurs de la foi, de l'amour et de l'espérance.

Que signifie cette vigilance ? J'aimerais retenir ici quelques moments significatifs.

C'est d'abord la *responsabilité* : comme je le disais tout à l'heure, personne ne peut croire, aimer et espérer à ma place, c'est à moi d'assumer, d'en répondre, et donc par là même de répondre de ma personne devant Dieu.

Cela signifie aussi *être attentif* en toutes choses. Le pasteur et poète bernois Kurt Marti, dont nous célébrons le centenaire de sa naissance cette année, a dit que la plus grande qualité de Dieu était l'attention qu'il prêtait à tout. Dieu, dit-il, est *l'attentif suprême*, toujours soucieux de toutes ses créatures, et il en va de même du croyant. Si les disciples gardent leurs yeux tournés vers le ciel, ils ne seront attentifs à rien ici-bas. C'est pourquoi, nous dit Luc dans son récit de l'Ascension, deux anges surgissent et leur disent : « Gens de Galilée, pourquoi restez-vous à regarder vers le ciel ? » (Actes 1,11) L'appel est donc de se tourner du ciel vers cette terre et tous ceux qui l'habitent, de devenir soucieux de ce qui s'y passe, d'aimer et d'aider là où règne la détresse.

Mais être vigilants, c'est aussi *assumer l'incertitude* qu'il y a dans l'absence. On peut s'y sentir abandonné par celui qui était tout pour nous, et donc perdu, sans repères, désorienté. N'est-ce pas la nuit qui se répand autour de nous, plutôt que la lumière ? Et cela peut nous faire douter. Mais il y a là aussi un bénéfice : une foi qui a dépassé le doute, qui estime être au-delà de toute inquiétude, qui pense détenir la certitude dernière, est une fausse foi, une foi sous le mode de l'assurance tous risques. Une foi vivante sait qu'elle ne va pas de soi, qu'il faut croire malgré tout ce qui peut la contredire, que le doute reste là comme un aiguillon salutaire pour celui qui pourrait penser avoir tout vaincu.

Mais cela *donne aussi du courage* à notre vigilance, courage que l'apôtre Paul exprime en langage d'armure, en parlant de cuirasse et de casque. Et en un sens figuré, oui, c'est vrai, nous sommes armés pour aller de l'avant, pour *nous ouvrir à l'avenir* dans tout ce qu'il peut nous réserver et dont nous ne sommes jamais maîtres, que nous ne pouvons que recevoir chaque jour à nouveau. Nous sommes ainsi en chemin avec un Dieu qui peut nous réserver bien des surprises, qui nous attend souvent là où nous ne l'attendions pas, parce qu'il veut maintenir vivantes en nous la foi, l'amour et l'espérance. La vie n'est pas un long fleuve tranquille, pour faire allusion à un film des années 80, mais peut-être plutôt un tourbillon constant dans lequel nous devons mener notre barque.

Tel est donc l'apprentissage que nous fait faire l'absence : être responsable, répondre de nous-mêmes, être attentif à tout ce qui nous entoure et nous sollicite, assumer l'incertitude et la tension du doute, aller de l'avant, s'ouvrir à l'avenir avec courage. Voilà qui place la vie sous le signe d'un nouvel esprit qui nous anime, qui nous porte et nous rend vivants. Un nouvel esprit qui devient comme une présence cachée dans l'absence.

Mais, au terme de cette prédication, je me demande soudain : ce nouvel esprit dans l'absence, n'est-ce pas déjà un peu ce Saint-Esprit qui descendra en un grand coup de vent et en langues de feu sur les disciples à Pentecôte ? L'entre-deux dans lequel nous sommes aujourd'hui, l'absence qui y règne, nous prépare. L'absence nous creuse, pour nous rendre réceptifs, pour faire de nos vies des réceptacles de cet Esprit qui illumine les ténèbres, qui vivifie ce qui est habité par la mort, qui libère ce qui est emprisonné, qui fortifie ce qui souffre de faiblesse.

C'est pourquoi Jésus dit à ses disciples : « il est avantageux pour vous que je m'en aille ; en effet, si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; si, au contraire, je pars, je vous l'enverrai. » Autrement dit : « Laissez-moi partir, pour que vous puissiez accueillir l'esprit nouveau que je vous envoie. »

Dans ce sens, je vous souhaite à toutes et tous une semaine d'absence bénéfique ! Amen.